
La nuit urbaine, un « espace potentiel » ? Hypothèses dakaroises

The Urban Night as a “Potential Space”? Hypotheses from Dakar

Tomas Fouquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/19452>

DOI : 10.4000/conflits.19452

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2017

Pagination : 83-97

ISBN : 978-2-343-12713-2

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Tomas Fouquet, « La nuit urbaine, un « espace potentiel » ? Hypothèses dakaroises », *Cultures & Conflits* [En ligne], 105-106 | printemps/été 2017, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/19452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.19452>

Creative Commons License

La nuit urbaine, un « espace potentiel » ? Hypothèses dakaroises

Tomas FOUQUET

Thomas Fouquet est chargé de recherche en anthropologie au CNRS, rattaché à l'Institut des Mondes africains (IMAF, UMR 8171). Il est également chercheur associé à la chaire d'Études africaines de l'université Mohammed VI-Polytechnique de Rabat et membre du comité de rédaction de la revue Politique africaine. Ses travaux de recherche sont consacrés à la question des citadinités sub-alternes en Afrique (terrains en Côte d'Ivoire, au Maroc et au Sénégal), qu'il étudie au croisement du politique des cultures urbaines, des désirs migratoires si massifs parmi les jeunes du continent africain et des formes de cosmopolitisme qui s'en dégagent. Ses enquêtes s'attachent tout particulièrement aux expressions et manifestations nocturnes des phénomènes qu'il étudie. Il a récemment dirigé un numéro de la revue Politique africaine sur le thème de la « Blackness » envisagée depuis l'Afrique (décembre 2014), et un numéro de la revue Sociétés politiques comparées sur les « nuits urbaines » (janvier-avril 2016). L'ouvrage tiré de sa thèse sur les « aventurières de la nuit à Dakar » est à paraître prochainement aux éditions Karthala (coll. Les Afriques).

Un samedi soir ordinaire à Dakar, quartier de Ngor-Almadies ¹. La route dite de la Corniche Ouest, peu fréquentée durant la journée, est alors saturée de voitures et de taxis jaune-noir qui déverseront leurs voyageurs de la nuit en un flot ininterrompu jusqu'au petit matin. Les senteurs nocturnes enveloppent peu à peu la rue et se substituent à celles du jour : effluves de parfum cher ou bon marché, de grillades de viande et de chawarma, de bière, de fumée de cigarettes et de gaz d'échappement qui se mélangent et apostrophent les sens. Sous le feu croisé d'éclairages rose vif et bleu électrique, les façades délivrent leur « poétique de l'infrastructure ² » comme une invitation à l'évasion festive.

1. Le quartier de Ngor-Almadies se situe à l'extrême ouest de la presqu'île du Cap-Vert qui délimite la région de Dakar, capitale du Sénégal. Depuis une vingtaine d'années, cette zone est devenue le principal pôle festif dakarois, où se sont progressivement implantés de très nombreux établissements de nuit (restaurants, bars, night-clubs). Cette nouvelle polarisation nocturne se fait largement au détriment du quartier historique et administratif du Plateau qui, à l'issue de la période coloniale, a longtemps constitué la centralité urbaine de Dakar.

Mais les nuits dakaroises sont, peut-être plus que toute autre chose, une « infrastructure incarnée ³ », produit de celles et ceux qui les habitent au gré de leurs besoins ou de leurs envies. Les frontières et hiérarchies du jour se transforment, mettant en présence des individus qui pour la plupart se rencontrent et se fréquentent peu le reste du temps. Le brassage des origines sociales et géographiques, des couleurs de peau, des générations et des sexes participe à la fabrication d'un univers de la nuit composite et, souvent, cosmopolite. Enclave temporaire de diversité au sein d'une société urbaine segmentée.

Dans le tumulte de contacts éphémères ou plus durables, d'arrivées et de départs, de rires et de disputes, de marchandages et négociations divers, de corps qui se frôlent et s'offrent aux regards, les « filles de la nuit » occupent le centre de la scène. Elles s'emploient à y faire exister leurs aspirations à un autre destin, en se plongeant dans cet autre monde de la nuit urbaine :

« J'ai fait la nuit et j'ai vu là ce que d'autres ne verront jamais... Ce que j'ai vu ? C'est un autre monde qui s'ouvre. Il est là ce monde, et il n'est pas là en même temps. Il est dans ma tête [*samay xalat*, mes pensées], ou bien il est dans mon corps quand je m'habille pour sortir, quand je danse, quand des hommes me regardent et me désirent. C'est un monde de la nuit qui disparaît le jour. Mais c'est comme ça qu'il existe quand même un peu : dans ma tête et dans mon corps. Moi, en tous cas, c'est ce monde-là que je préfère, parce qu'alors je me dis que c'est une belle vie qui s'offre à moi. Même si *en vrai* elle m'échappe encore et encore et encore... Mais je cours après ! ⁴ »

Ces quelques mots illustrent un constat empirique éprouvé au fil d'une enquête ethnographique débutée en 2002 dans l'univers noctambule de la capitale sénégalaise, parmi des jeunes femmes que j'ai nommées les « aventurières de la nuit ⁵ ». Les transactions sexuelles dans lesquelles elles sont impliquées masquent souvent la complexité de leurs trajectoires et des enjeux qui s'y raccrochent, sous les discours moralistes et les interprétations misérabilistes. En réalité, ces interlocutrices évoquent toutes la nuit comme le lieu d'une tension entre, d'une part, le sentiment d'insignifiance et d'incapacité

2. Voir entre autres Larkin B., « The Politics and Poetics of Infrastructure », *Annual Review of Anthropology*, 42, 2013, pp. 327-343.
3. Je reprends ici l'idée avancée par Abdoumaliq Simone des « gens comme infrastructure » (*people as infrastructure*) : Simone A., « People as Infrastructure: Intersecting Fragments in Johannesburg », *Public Culture*, vol. 16, n° 3, 2004, pp. 407-429.
4. Entretien, Dakar, 2016, femme, 25 ans (traduit du wolof/français). Dans la suite du texte, les discours cités seront pareillement renseignés par le type d'échange (discussion informelle, entretien ethnographique), le lieu, l'année, l'âge et le genre de l'interlocuteur, la/les langues utilisées.
5. J'ai entamé ce travail de recherche dans le cadre d'une thèse en anthropologie intitulée « Filles de la nuit, aventurières de la cité. Arts de la citadinité et désirs de l'Ailleurs à Dakar » (EHESS, 2011). Je poursuis aujourd'hui ces travaux dans une perspective comparatiste à Dakar, Abidjan et Casablanca.

sociale éprouvé par une majorité de jeunes Sénégalais-e-s et, d'autre part, le désir d'accéder à une « bonne vie » inspirée par une certaine idée de liberté, d'abondance et de modernité matérielle ⁶. Or, cette opposition fondamentale épouse une ligne de fracture très nette entre les temps diurne et nocturne, que ces jeunes femmes redessinent en pratiques et en discours nuit après nuit. En d'autres termes, la fréquentation du *Dakar by night* ⁷ permet d'approcher certaines conceptions d'une existence désirable, tout en adoptant *de facto* des postures critiques vis-à-vis de l'âpreté des conditions de vie expérimentées par le plus grand nombre.

En m'appuyant sur ce type de configurations, je prendrai au sérieux l'idée voulant que la nuit urbaine s'apparente à un espace-temps d'opportunités ou de potentialités renouvelées aux yeux de certain-e-s. Loin de céder à la vision assez simpliste d'une mystique de l'émancipation nocturne, mon ambition est ici d'introduire cet espace-temps comme un révélateur de certaines tensions constitutives des citadinités. Il s'agira notamment d'envisager la nuit urbaine comme un « espace potentiel ». Selon le pédiatre et psychanalyste britannique Donald W. Winnicott ⁸ qui en assume la paternité, cette notion évoque une zone intermédiaire de l'expérience, située entre la vie intérieure du sujet et la réalité qui l'entoure. Elle renvoie centralement à la question de la créativité à travers laquelle chacun-e interagit avec son environnement social, culturel et matériel, en le réarticulant à son univers intime ⁹. Ainsi, pour Winnicott, la créativité consiste en une posture générale envers l'existence, « qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue ; ce qui s'oppose à un tel mode de perception, c'est une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure : le monde et tous ses éléments sont alors reconnus mais seulement comme étant ce à quoi il faut s'ajuster et s'adapter ¹⁰ ». On pourrait

6. La notion de « bonne vie » (de l'anglais *good life*) a été travaillée principalement à l'aune de pratiques de consommation modernes, dans leurs intrications avec l'invention d'un espace d'identité individuel et/ou collectif. Voir notamment Campbell C., *The Romantic Ethic and the Spirit of Modern Consumerism*, Alcuin Academics, 2005 [1987] ; Feldman F., « The Good Life: A Defense of Attitudinal Hedonism », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 65, 2002, n° 3, pp. 604-628 ; Friedman J. (ed.), *Consumption and Identity*, Londres et New-York, Routledge, 1994.

7. Cette expression est très fréquente au Sénégal, tant dans le champ médiatique que parmi les jeunes urbains, pour désigner l'univers physique et moral des bars et boîtes de nuit dakarois.

8. Winnicott D.W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975 [1971]. D. W. Winnicott a élaboré la notion d'espace potentiel d'abord sous l'angle du rapport entre jeu et réalité dans le développement psychique infantile. Cette somme a fait date, principalement dans les domaines de la psychologie et de la psychanalyse, en regard de la notion d'« objet transitionnel » dont elle pose les fondements. Néanmoins, en parlant d'espace potentiel, Winnicott évoque plus largement la question de l'« expérience culturelle » à laquelle chacun-e est amené à se soumettre tout au long de sa vie.

9. Winnicott évoque par exemple des logiques d'extériorisation « d'un échantillon de rêve potentiel » par assemblage avec « un ensemble de fragments empruntés à la réalité extérieure » ; il montre encore que l'individu investit « des phénomènes extérieurs choisis en leur conférant la signification et le sentiment du rêve ». Winnicott D.W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, op. cit., p. 105.

10. *Ibid.*, p.127.

du reste mettre en lien ces propositions avec celles d'Arjun Appadurai concernant l'importance contemporaine du « travail de l'imagination », renvoyant ce faisant à l'idée que « la vie, aujourd'hui, est autant un acte de projection et d'imagination qu'une mise en œuvre de scénarios connus ou d'issues prévisibles ¹¹ ».

Dans cette perspective, l'enjeu d'une approche de la nuit en termes d'espace potentiel est de plusieurs ordres. Il s'agit d'abord d'envisager des rapports complexes entre le réel et le possible qui se tissent et se recréent au fil d'expériences nocturnes de la ville, à travers un travail de réévaluation critique ; de ce point de vue, la nuit urbaine est construite notamment comme une lucarne ouverte sur des « mondes plus vastes ¹² », permettant d'imaginer ou de se projeter dans une autre existence possible à travers une forme de décalage social et culturel. Sur un plan davantage critique, la notion d'espace potentiel peut permettre de pallier, au moins partiellement, une certaine polarisation dans les manières d'appréhender les phénomènes nocturnes. Schématiquement, ces approches se situent soit du côté des émotions, du vécu sensible et des narrations éventuellement romancées voire romantiques que l'on en retire ; soit sur un plan plus froid ou désincarné en quelque sorte, en s'attachant à l'analyse de « grandes urbanités » (infrastructures fonctionnelles, systèmes d'éclairage public, etc.), de modalités de gouvernement de la nuit ou encore de logiques économiques qui, dans tous les cas, laissent peu de place à l'épaisseur anthropologique des vécus et ressentis individuels voire intimes. Or, il n'y a pas lieu d'opposer ces différents registres en réalité étroitement enchâssés. L'approche en termes d'espace potentiel, qui a vocation à penser l'interface entre les registres de l'introjection, de la projection mais aussi de l'incorporation (de lieux, de rythmes, d'objets, voire d'individus), peut en ce sens aider à réaliser la nécessaire synthèse.

Pour cet examen, j'introduirai d'abord quelques enjeux propres à la construction de la nuit urbaine comme objet d'étude à Dakar. Je rendrai compte ensuite de la frontière diurne/nocturne au regard des potentialités et des effets de critique que mes interlocutrices « aventurières de la nuit » en dégagent.

La nuit urbaine comme espace potentiel : éléments de contextualisation à Dakar

Les travaux de recherche sur lesquels s'appuie la présente analyse, débutés à la fin des années 1990, concernaient d'abord de jeunes habitants de Yeumbeul, une commune très populaire de la banlieue dakaroise. Mes interlo-

11. Appadurai A., *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001, pp. 104-105.

12. Simone A., « Atteindre des mondes plus vastes », *Politique africaine*, n°100, 2005-2006, pp. 38-53.

cuteurs, masculins pour la plupart, avaient généralement quitté le système scolaire précocement et se trouvaient exclus du marché de l'emploi, à l'instar de beaucoup de leurs compatriotes. Ceci avait des implications socio-spatiales très concrètes : ils étaient contraints à un certain immobilisme à l'échelle de leur quartier sous-équipé, où ils cultivaient des sociabilités fondées sur l'entre-soi et le voisinage. Par contraste, les circulations plus amples à l'échelle de la ville et notamment dans les bars et night-clubs branchés de Dakar, évoquaient quelque chose de l'ordre d'une modernité et d'une prospérité¹³ qui leur demeuraient largement inaccessibles. Sur un plan connexe, les conversations convergeaient très fréquemment vers les opportunités d'un départ en migration : projet de vie et projet migratoire en venaient ainsi à se superposer sinon à se confondre.

Au fil de longs mois de résidence à Yeumbeul, je faisais un autre constat, plus genré celui-ci. La mobilité masculine jouit d'une indéniable reconnaissance sociale à Dakar¹⁴, quand bien même, pour les raisons que je viens d'évoquer, la plupart de mes interlocuteurs ne faisaient pas grand usage de cette liberté de mouvement. Les choses restent bien différentes pour les jeunes femmes qui ne bénéficient pas quant à elles de la même légitimité à se déplacer. Largement cantonnées à la sphère domestique, le manquement à ces limitations spatiales les expose aux réprimandes de leurs aînés, notamment sur fond de suspicions sexuelles. Néanmoins, je pouvais observer que, la nuit venue, de nombreuses jeunes femmes embarquaient à destination de Dakar-centre : habillées de vêtements sexy et à la mode, maquillées et parfumées, elles entamaient leur « traversée » nocturne, pour reprendre cette expression fréquemment entendue au cours de mon enquête. Entre immobilisme contraint, y compris à l'échelle réduite du quartier, d'une part, et très fort désir de mobilité d'autre part, une tension heuristique se dégageait ainsi de ces observations initiales. Alors qu'une majorité de jeunes dakarois, garçons et filles confondus, expriment le désir de partir en migration, qu'advient-il de celles et ceux qui restent ? Comment se construit-on ici en prise avec le désir d'être ailleurs ?

Pour aborder empiriquement ce type de questionnements, les jeunes femmes « de la nuit » me sont apparues comme une population particulièrement intéressante. Elles sont, de fait, prises dans une forme de déplacement aussi bien spatial que social, et peut-être également moral. Par ailleurs, l'enquête ethnographique que j'ai alors initiée dans les milieux noctambules de Dakar m'a permis de comprendre assez vite que les bars et les night-clubs modernes et cosmopolites s'assimilent à des ailleurs sociaux à leurs yeux, c'est-à-dire des espaces de dépaysement à domicile auxquels on attribue

13. Pour une approche historique de ces questions dans le contexte dakarois, voir notamment Shain R.M., « Roots in reverse: Cubanismo in twentieth-century Senegalese music », *The International journal of African historical studies*, vol. 35, n° 1, 2002, pp. 83-101.

14. Y compris à l'échelle internationale, puisque le migrant compte aujourd'hui au nombre des figures de la réussite, notamment face au blocage des possibilités locales d'ascension sociale.

notamment un rôle de supplétifs face à l'impossibilité d'un départ en migration. J'ai eu recours au concept d'aventure¹⁵ pour rendre compte de ce voyage immobile qui se déploie à l'échelle de la ville nocturne. Les notions d'aventure et d'aventurier ont connu un succès croissant dans le champ des études migratoires depuis près de trente ans. Elles désignent avant tout les trajectoires d'individus qui, prenant leur destin à bras le corps, empruntent les chemins abrupts du voyage vers le Nord à renfort de ruse et de courage face aux risques de différents ordres. L'aventure, à cet égard, comporte une dimension quasi-initiatique et métaphorise le passage du statut de cadet social à celui de « grand ». J'ai néanmoins réalisé des inflexions importantes par rapport aux usages les plus classiques de ces notions. Le fait d'envisager des aventurières, plutôt que des aventuriers, constitue d'abord en soi une forme de rupture, dans la mesure où l'aventure a été étudiée essentiellement sous l'angle de pratiques et trajectoires masculines. Ensuite, j'ai opéré un décentrement par rapport à la question migratoire *stricto sensu*, pour m'intéresser aux enjeux et déploiements citadins de ces trajectoires sociales ; il s'agissait notamment de souligner l'incidence très forte des désirs migratoires sur les pratiques et conceptions les plus locales. Enfin, j'ai voulu rendre compte de postures sociales bien particulières, qui organisent une forme de rupture vis-à-vis des destins les plus normés ; une manière de s'extraire de la routine pour se livrer à l'improvisation et à la construction d'une position d'*outsider*. Comme Georg Simmel a pu l'évoquer, l'expérience aventurière ne s'appuie pas prioritairement sur l'idée d'un déplacement physique ou géographique, mais elle se caractérise plutôt par son extériorité envers la « trame globale de la vie »¹⁶.

Cette approche reste bien sûr solidaire d'un « groupe ethnographique », d'un objet anthropologique et même d'une expérience de recherche bien spécifiques ; pour autant, comme en témoigne cette brève archéologie de l'objet, elle articule des dynamiques sociales, politiques et culturelles bien plus larges. Il s'agit d'interroger les désirs de mobilité (sociale comme spatiale) des jeunes citadins, à l'aune de leurs manifestations concrètes dans l'espace urbain, en termes d'accès à la ville mais aussi suivant une dimension temporelle : l'occupation de la nuit urbaine s'impose en effet comme une condition de possibilité de ces trajectoires sociales. C'est finalement ce monde de possibles interne à la cité – *i.e.* les désirs de mobilité qu'il polarise, les formes de créativité socioculturelle qu'il autorise et les imaginaires de et dans la ville qui s'en dégagent – qu'il me paraît intéressant de revisiter en sa qualité d'« espace potentiel ».

15. Le travail pionnier en la matière est celui de Justin D. Gandoulou consacré aux « aventuriers-sapeurs » congolais : Gandoulou J.D., *Au cœur de la sape*, Paris, L'Harmattan, 1989. Voir également Bredeloup S., *Migrations d'aventures. Terrains africains*, Paris, Éditions CTHS, 2014.

16. Simmel G., *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, 2004, p. 217.

Repenser la frontière diurne/nocturne au fil d'usages aventuriers de la nuit

Les jeunes femmes « aventurières de la nuit » auprès desquelles j'ai conduit ma recherche sont dans l'ensemble issues de milieux sociaux populaires, et elles ont grandi aussi bien dans les périphéries urbaines que dans des quartiers plus centraux de Dakar. Elles ont ainsi en commun, pour la grande majorité d'entre elles, d'être des citadines ; cette précision a son importance dans la mesure où elle permet de battre en brèche l'image de la villageoise venue « se chercher » en ville.

Comme déjà mentionné, elles se produisent chaque nuit dans des bars et des night-clubs de la capitale sénégalaise, où elles négocient diverses transactions sexuelles, auprès de partenaires masculins ¹⁷. Leurs activités nocturnes, le sens et les enjeux dont elles les investissent, sont toutefois loin de se réduire à ce registre explicitement sexuel et aux gains matériels incidents. Ces configurations témoignent d'une volonté de se décaler de certaines places et de certains rôles sociaux assignés ; il s'agit aussi de s'extraire de la masse anonyme des jeunes citadins précaires, c'est-à-dire, paradoxalement, sortir de l'ombre diurne pour entrer dans la lumière nocturne.

« Les gens disent comme ça : *sortir la nuit c'est pas bon*, mais moi je dis, c'est la journée qui n'est pas bonne ! Là où je suis, je vois très bien la différence. Pendant la journée, tu te fatigues à marcher pour rien, rien, tu ne vas nulle part. Tu marches dans le sable, tes pieds s'enfoncent ici, et à la fin tu n'as rien gagné de bon. Tout ce que tu gagnes, c'est encore plus de problèmes et de fatigue, avec tous ces gens qui regardent ce que tu fais, comment tu t'habilles, à qui tu parles... Que du bordel pour rien, *walahi*, du vent ! [...] Mais la nuit, quand je sors dans des endroits bien *dans le move*, je ne sais pas, il y a un truc qui me plaît quoi... Je m'habille bien, bien sexy boy, c'est une tout autre affaire je te dis. Et là, il n'y a personne pour me regarder de haut, c'est moi qui suis au top. Je me dis toujours que c'est la nuit que des bonnes choses peuvent m'arriver. Ce qui est sûr, c'est là que je dois les chercher ces bonnes choses en tous cas, nulle part ailleurs ¹⁸ ».

17. Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces échanges économico-sexuels, afin de me concentrer plutôt sur certains usages et conceptions de la nuit parmi mes interlocutrices. Sur cette dimension sexuelle, les stratégies et enjeux qui s'y rapportent, voir notamment Fouquet T., « Aventurières noctambules », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n° 5, printemps 2011, mis en ligne le 1^{er} juin 2011. <http://gss.revues.org/index1922.html> ; Fouquet T., « De la prostitution clandestine aux désirs de l'Ailleurs : une ethnographie de l'extraversion à Dakar », *Politique Africaine*, numéro thématique « Politiques du corps », n° 107, octobre 2007, pp. 102-123 ; Fouquet T., « La clandestinité comme stratégie. Sur la sexualité transactionnelle à Dakar », in Broqua C. et Deschamps C. (dir.), *L'échange économicosexuel*, Paris, Editions de l'EHESS, 2014, pp. 125-151.

18. Entretien, Dakar, 2009, femme, 23 ans (traduit du wolof/français).

La nuit est considérée, vécue, pratiquée comme un temps des possibles ; elle offre l'occasion d'éprouver d'autres formes d'expression de soi par ailleurs largement dissimulées ou jugulées socialement le reste du temps. La journée impose une visibilité plus difficilement négociable ou aménageable, puisque l'on se produit aux yeux de tous, ou en pleine lumière pour ainsi dire. Mais le temps diurne est aussi susceptible d'induire une certaine invisibilité : on s'y retrouve noyé dans la masse, soumis à la tyrannie des places et des rôles assignés, renvoyé à son incapacité sociale, économique, politique. Ces conceptions de la nuit renvoient à l'idée d'une brèche ouverte dans la finitude ou les empêchements diurnes, laissant potentiellement place à une forme de créativité.

« – Tu sais, avant que je ne commence à sortir la nuit, je ne savais pas trop ce que je voulais, dans le sens de... J'avais une manière de vivre et c'était comme ça, voilà, c'est fini [je m'en satisfaisais]. C'était ma vie quoi ! C'est un drôle de truc mais... mais quand tu ne connais pas les nouvelles choses, tu ne peux pas les vouloir... Est-ce que tu vois ? Par contre, quand tu comprends qu'il y a une autre façon de vivre, une autre vie que celle que j'avais chez moi je veux dire, alors là, les problèmes commencent, parce que tu vas vouloir toujours un peu plus. [...] Mais ce sont de bons problèmes quand même... Moi je trouve que ce sont de bons problèmes parce que ces trucs-là, c'est toi qui les a voulus ! Donc dans un sens, même si tu te casses bien la gueule, tu te dis : je suis tombée, mais ce chemin-là, c'est moi qui ai voulu le prendre. Et sur ce chemin-là, il y a pas mal de choses à découvrir quand même. Je vais apprendre des trucs, je vais rencontrer des gens. Ça ne sera pas comme d'habitude en fait. Ça va me permettre de vivre autrement.

« – *Tu as dit : "la façon de vivre de chez toi"... Qu'est-ce que tu veux dire par "chez toi" ?*

« – Oui, chez moi, c'est-à-dire là où je vivais, et puis aussi comment je vivais. Avec les parents et tout ça. En obéissant à tout ce qu'on me disait. En faisant des choses que je n'avais pas choisies ou que je ne voulais pas faire tout court. Tu comprends la différence ? Je dis "chez moi", mais ce n'est pas vraiment chez moi dans un certain sens. Parce que quand tu es vraiment chez toi, là, tu fais ce que bon te semble. C'est pour ça que c'est chez toi justement.

« – *Et c'est ça alors le problème, chercher un vrai « chez toi » ?*

« – Oui, mon endroit, mon truc... Là où je fais comme je veux en fait. Pour ne pas avoir une vie lente, comme tout le monde... ici au Sénégal c'est lennnnnt ! Si tu regardes, les filles sénégalaises, elles restent sagement à la maison de leur père... Après elles restent sagement à la maison de leur mari... Bon si elles trouvent un gars qui peut les marier quoi. [...] Et elles ont vu quoi à part la maison des autres ?! Et même, c'est leur vie qu'elles vivent, ou la vie des

autres ?! Moi je veux que ça bouge, je veux des choses qui me donnent l'impression d'avancer. Si demain tu me vois à New-York, il ne faudra pas t'étonner boy ! ¹⁹ »

Comme en témoignent ces mots d'une interlocutrice, et qui rejoignent en cela quantité d'autres discours entendus, l'entrée en carrière de la nuit produit des effets y compris sur la possibilité de désirer ²⁰, c'est-à-dire de formuler des aspirations nouvelles et de leur trouver un mode de réalisation sociale et matérielle. Les tentatives visant à développer un rapport créatif vis-à-vis de son propre positionnement social et de sa propre trajectoire se manifestent ainsi avec une certaine clarté.

La question de la lenteur dans ces propos me paraît également intéressante en ce sens qu'elle renvoie, de façon contrastée, aux rythmes de la ville. La nuit, chez la plupart de mes interlocutrices, est le temps de la vitesse et du foisonnement ; de fait, elles circulent en permanence à l'échelle de Dakar et les nuits se déclinent ainsi sur le mode du mouvement et de l'itinérance, dans un débordement de lieux visités, de personnes rencontrées, d'ambiances goûtées, etc. La nuit est ainsi traversée de lieu en lieu et d'heure en heure. Au contraire, le jour est associé à la lenteur, à l'inertie du collectif, et s'assimile en ce sens à un temps de la restriction, celui des « hommes lents ²¹ ». On retrouve là des représentations plus largement attestées parmi de jeunes citadins en Afrique de l'ouest, qui opposent ainsi le temps rapide de la globalisation au rythme (qu'ils considèrent comme) atrophie de leurs propres sociétés, métaphorisant ce faisant une critique quant au « retard » qui caractériserait la place de l'Afrique dans le système mondial. La nuit urbaine s'impose en ce sens comme un « temps du monde ²² », tandis que la ville diurne est renvoyée à un localisme négativement conçu.

Cette opposition local/global, ou ici/ailleurs, transparait également dans les façons de hiérarchiser la nuit, sous l'angle des jugements portés sur les établissements fréquentés. Les lieux considérés comme « trop sénégalais » sont largement boudés ou délaissés, au profit des night-clubs très *hype* et internationalisés, aux ambiances musicales et matérielles (décoration d'intérieur, etc.) soignées et avant-gardistes. De ce point de vue, la nuit est assimilée à un espace-temps de compensation, en ce qu'elle offre la possibilité de dépasser certaines frustrations ou insatisfactions, au moins en apparence :

19. Entretien, Dakar, 2015, femme, 26 ans (traduit du wolof/français).

20. Appadurai A., « The Capacity to Aspire: Culture and the Terms of Recognition », in Rao V. et Walton M. (eds.), *Culture and Public Action*, Palo Alto, Stanford University Press, 2004, pp. 59-84.

21. Sur cette notion, voir Vidal L., « Les crimes pour vagabondage dans le port de Rio au début du xx^e siècle, ou l'histoire oubliée des hommes lents », communication personnelle consultable en ligne : <http://portail-video.univ-lr.fr/Les-crimes-pour-vagabondage-dans>

22. Voir notamment Collignon R. et Diouf M., « Les jeunes du Sud et le temps du monde : identités, conflits et adaptations », *Autrepart*, n° 18, 2001, pp. 5-15.

« Bien se préparer, c'est une manière de se respecter soi-même, je pense. Quand tu sors, ce n'est pas pour montrer tes problèmes. Tu sors et t'as envie de montrer autre chose quoi. Il y a des choses que tu peux faire la nuit, dans les manières de t'habiller, dans les endroits où tu vas... des choses qui te font sentir comme quelqu'un d'autre. [...] Quand je sors, je veux que tout le monde me regarde en se disant : cette fille-là, elle a quelque chose, c'est pas n'importe qui ²³ ».

Ce dont il est ici question, c'est donc d'un rapport bien spécifique au réel, aux possibilités d'agir sur lui ou au contraire de s'y trouver en quelque sorte contenu malgré soi, voire oppressé. À ce niveau, plusieurs remarques peuvent ainsi être formulées quant aux relations entre réalité et imaginaire, ou entre le réel et le possible. L'examen de telles articulations prend une force particulière face au sentiment d'être dépossédé de sa capacité de choix, qui s'impose à une majorité d'individus. La réalité consiste alors avant tout en une soustraction : aux yeux de beaucoup, elle renvoie moins à ce qui est qu'à ce qui paraît *par avance* exclu du champ des possibles. C'est là un facteur de brouillage ou d'enclassement entre les registres du réel et du possible ²⁴, qui me paraît rejoindre très précisément le sens que Winnicott a attribué à l'espace potentiel : comme lieu d'intermédiation entre soi et l'autre, entre l'intériorité et l'extériorité, mais aussi entre l'actuel et le potentiel.

Cette approche se prête sans doute d'autant mieux à l'étude de situations où le manque et les empêchements de différents ordres exercent une pression particulière sur les individus. Je n'évoque pas ici le simple besoin de divertissement face au sérieux de l'existence ²⁵ qui fait de la nuit un défouloir du jour, un exutoire au stress des travailleurs automates de nos temps néolibéraux, ou encore un lieu d'expérimentation pour des *teenagers* en quête de nouvelles sensations ou de galons de séniorité. Ma discussion s'ancre dans un contexte urbain sénégalais où une majorité de citoyens, et de jeunes en particulier, se heurte à une situation de crise économique durable et profonde qui limite drastiquement les capacités financières individuelles, les possibilités d'ascension sociale et d'émancipation d'une position de cadet, suivant des voies socialement et/ou légalement admises en tous cas. Dans ce contexte, la constitution ou l'investissement d'un espace potentiel renvoie à l'idée de rechercher un mode alternatif d'expérimentation et de réalisation personnelles. Ce n'est pas inférer une capacité à échapper tout à fait aux contraintes, voire une propension à faire « comme si » elles n'existaient pas ; il s'agit bien plutôt de trouver un moyen de négocier les difficultés, de composer avec elles de façon créative, sans « complaisance soumise » pour reprendre cette formule de Winnicott.

23. Entretien, Dakar, 2004, femme, 24 ans (traduit du wolof/français).

24. Voir l'analyse très riche d'Henri Bergson sur l'articulation de ces catégories : Bergson H., *Le possible et le réel*, Paris, PUF / Quadrige, 2015.

25. Voir notamment Jankélévitch V., *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Montaigne, 1963.

La question de la créativité sociale et culturelle renvoie à celle du rôle proprement instituant de l'imaginaire, assimilable à une pratique sociale à part entière ou à « un champ constitutif de l'expérience ²⁶ ». Empiriquement, j'ai trouvé trace de ce type de configurations également dans le rapport aux infrastructures de la nuit. À suivre Michel de Certeau ²⁷, ce sont avant tout les usages sociaux qui confèrent son sens au lieu ; mais en retour, le lieu définit aussi le sujet qui s'y produit, par imprégnation ou incorporation en quelque sorte :

« Tu ne vas pas mettre un beau bijou dans du papier journal, ça le gâche... Il lui faut une jolie boîte ! Personnellement, les endroits moyens, j'y mets même pas les pieds, ça me vaut pas quoi, ça gâte mon nom [yaq]. [...] Moyen, ça veut dire que c'est un peu vieux, que c'est trop sénégalais quoi... Je ne veux pas passer ma soirée avec des ploucs [kaw kaw], il faut que les gens aient la classe. Moi j'aime les endroits classes, bien dans la tendance quoi ²⁸ ».

L'endroit où l'on est – plus exactement, où l'on choisit d'être – rejaillit sur soi, ou du moins sur les narrations que l'on souhaite produire de soi-même et qui se matérialisent ainsi non seulement dans les discours, mais aussi dans les corps et les accessoires matériels, ainsi que dans les infrastructures de la nuit. Le lieu, le bar, le night-club, a le pouvoir d'altérer et de gâter celle qui le fréquente, ou au contraire de la rehausser tel un écrin. Je reviendrai sur la question du paraître. Mais il y a là en tous cas une façon créative d'interagir avec l'existant et de se projeter dans ce que beaucoup de mes interlocutrices nommaient une « autre histoire », ce lieu où peut s'énoncer un autre Soi à la fois repensé et remanié à travers l'imagination d'une « mobilité ascendante fictive ²⁹ ». La qualité d'espace potentiel de la nuit urbaine se manifeste ainsi, en se constituant comme une zone d'interface entre le monde intérieur du sujet et son environnement extérieur, à travers différents effets de projection et d'incorporation : « cette aire n'est pas la réalité psychique interne, elle est en dehors de l'individu. Mais elle n'appartient pas non plus au monde extérieur ³⁰ ».

26. Pontalis J.B., « L'illusion maintenue », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 4, 1971, p. 5 ; Castoriadis C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975. Pour une analyse plus spécifiquement urbaine du caractère instituant des imaginaires sociaux, voir Çinar A. et Bender T. (eds.), *Urban Imaginaries: Locating the Modern City*, Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 2007.

27. Certeau (de) M., *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

28. Entretien, Dakar, 2007, 23 ans (traduit du wolof/français).

29. J'emprunte ici l'expression de Mitchell C., « *The Kalela Dance* / La danse du kalela. Aspects des relations sociales chez les citadins africains en Rhodésie du Nord », *Enquête*, n° 4, 1996 (traduction et présentation de M. Agier et S. Nahrath). Par ailleurs, ici comme dans le reste du texte, l'imagination est envisagée comme une pratique sociale à part entière suivant les propositions d'Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

30. Winnicott D.W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, op. cit., p. 105.

Ceci n'est pas non plus sans rappeler les pratiques du « *bluff* » étudiées par Sasha Newell à Abidjan, en Côte d'Ivoire :

« Les Ivoiriens utilisent le terme *bluff* pour désigner aussi bien les artifices à travers lesquels de jeunes hommes et femmes projettent l'apparence du succès, et les personnes qui les performant : les *bluffeurs*. Mélange de manières de s'habiller, d'attitudes, de comportements physiques et de pratiques de prodigalité/d'ostentation matérielle, le *bluff* est non seulement une performance du succès quoi qu'il en soit des moyens financiers réels de la personne concernée, mais aussi une démonstration de compétences culturelles et de goût du citoyen urbanisé. C'est une mise en scène de l'individu supérieur que l'on incarnerait en permanence si l'on en avait les moyens – une démonstration de potentiel ³¹ ».

Le problème de la quête de soi, qui passe notamment par des pratiques d'affirmation et d'ostentation matérielle à Dakar comme à Abidjan, est également central dans la conceptualisation de l'espace potentiel par Winnicott. Dans le cas qui m'intéresse ici, il s'exprime tout aussi bien à travers le récit d'expériences transformatives qui, là encore, joue sur le contraste diurne/nocturne. Parce que la nuit est conçue par mes interlocutrices dakaroises comme une frontière, il est nécessaire de saisir leurs manières de l'éprouver et de la négocier, non seulement en discours, mais à travers les usages du corps et de l'apparence, et dans les attitudes qui se manifestent la nuit venue. De ce point de vue, l'observation du moment des préparatifs avant les sorties nocturnes est très féconde sur le plan ethnographique.

J'ai toujours été frappé de voir combien les personnalités semblaient sujettes à une forme de métamorphose tout au long de cette phase des préparatifs. Beaucoup de mes interlocutrices se montrent plutôt calmes voire taciturnes durant la journée, ce qui peut être envisagé bien sûr sous l'angle de la fatigue physique accumulée lors de la nuit précédente, mais témoigne aussi d'un désinvestissement social et même psychique du temps diurne. En revanche, plus les préparatifs avancent, plus elles investissent des personnages fantasques, ou en tout cas porteurs d'une forme d'exubérance. Et, du reste, beaucoup de jeunes femmes se déclarent alors « folles » ou « fofolles », « *dof* » en wolof. Une autre expression fréquente pour désigner cet état est celle de « tipsé », terme juvénile et urbain qui renvoie schématiquement à l'idée d'être « timbré », ou « gueudin » [verlan de « dingue »] en bon français, mais dans un sens plutôt positif d'excitation, de lâcher-prise.

31. Newell S., *The Modernity Bluff: Crime, Consumption, and Citizenship in Côte d'Ivoire*, Chicago, University of Chicago Press, 2012 (Ma traduction).

Cette transformation psychique, pour ainsi dire, accompagne directement la transformation physique. Et à cet égard, on peut l'imaginer, toute une panoplie se déploie à travers les vêtements, les ornements, les coiffures, le maquillage, etc. Il s'agit bien sûr de se produire en femmes sexy, attirantes, désirables, afin de valoir le coup d'œil auprès de partenaires masculins potentiels. Mais on peut y voir simultanément un travail créatif exercé sur soi-même, afin d'incarner une certaine conception de la bonne vie dont l'apparence et le style sont les traductions les plus tangibles à travers des « mise-en-objets » qualifiantes³². Autrement dit, et pour paraphraser Winnicott, la mise en jeu de soi dans la ville nocturne – dans les deux sens de l'expression, à la fois d'engagement et de divertissement – se manifeste par un rapport créatif, non seulement à soi-même, mais à l'environnement extérieur. Et c'est là un autre aspect important de l'espace potentiel chez Winnicott, pour qui la créativité renvoie notamment à cette double capacité : celle d'utiliser des objets en relation avec notre vie intérieure et, en retour ou réciproquement, celle d'élaborer notre vie intérieure en relation fertile avec des objets et plus largement avec un environnement matériel, social et culturel plus englobant.

La mise en regard de la double transformation physique et psychique, dont le moment des préparatifs constitue une illustration *ad hoc*, me paraît assez heuristique de ce point de vue. Elle dit quelque chose d'une forme de stylisation de l'expérience nocturne, en décroissant en quelque sorte les dimensions de l'être et du paraître³³. Sur un plan très proche, il me semble intéressant de mettre cette idée en lien avec la notion de « corps utopique » travaillée par Michel Foucault, en particulier lorsqu'il écrit que le travail sur soi, ou les efforts de créativité que l'on déploie sur sa propre apparence, à travers le vêtement ou le maquillage notamment, sont autant « d'opérations par lesquelles le corps est arraché à son espace propre et projeté dans un autre espace »³⁴. J'ajouterais ici que ces efforts placent le corps et, partant, le sujet, dans un espace potentiel, qui n'est ni exactement son intériorité, ni tout à fait extérieur à lui.

Conclusion

Cette approche de certains phénomènes urbains nocturnes sous l'angle du concept d'espace potentiel demande à être encore creusée, affinée et renforcée, notamment en lien plus direct avec l'environnement matériel et infrastructurel de la nuit urbaine. Comme je l'ai évoqué ici, l'espace potentiel définit une zone intermédiaire de l'expérience, située entre la vie intérieure du sujet et la réalité qui l'entoure. Il y a bien sûr lieu d'épaissir cette aire interstitielle de la ville

32. Ou *objectification*, pour reprendre la notion avancée par Miller D., *Material Culture and Mass Consumption*, Oxford, Blackwell, 1987.

33. Miller D., « Style and Ontology », in Friedman J. (ed.), *Consumption and Identity*, Londres-New York, Routledge, 1999, pp. 71-96.

34. Foucault M., *Le corps utopique. Les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2009, p. 16.

pour mieux en saisir les ramifications, des deux côtés en quelque sorte : aussi bien au niveau du monde intérieur, imaginaire ou fantasmatique du sujet, qu'au regard des dispositifs matériels et infrastructurels avec lesquels il entre en synergie au fil de l'expérience nocturne³⁵. Et on s'intéresserait alors à ce que l'on pourrait nommer des types d'agencement de l'espace potentiel³⁶ nocturne. Entendons par là l'observation de modalités particulières d'arrangement des réalités intérieures et extérieures au sujet – fonction notamment de ses qualités, attributs et capacités propres – auxquelles la nuit urbaine fournit un cadre d'expression et d'actualisation. C'est à ce titre notamment que peut être menée une véritable anthropologie de l'expérience urbaine nocturne : en cherchant à cerner toujours plus finement les intrications entre, d'une part, les productions imaginaires et les désirs individuels auxquels la ville nocturne sert à la fois de réceptacle, de source d'inspiration et d'espace de projection et, d'autre part, l'univers matériel, infrastructurel mais aussi politique englobant.

Sur ce dernier aspect, le politique de la nuit, le fait de raisonner en termes d'espace potentiel n'exclut pas de considérer que la ville nocturne est traversée par d'autres types de contraintes qui succèdent à celles s'appliquant en journée, voire s'y surajoutent ; plus encore, pour certains individus et en certains contextes, le fait d'occuper la nuit urbaine comporte en soi un coût social important, directement lié à son caractère transgressif. À Dakar, pour m'en tenir à cet exemple qui fournit son cadre empirique à la présente discussion, les critiques adressées à l'univers noctambule sont omniprésentes, tant dans le champ médiatique que parmi les tenants de l'autorité morale-politique dominante. Celles et ceux qui s'y produisent démontreraient une coupable frivolité en s'adonnant à la quête d'un plaisir souvent conçu comme synonyme d'inconséquence, d'immaturité, voire de dépravation morale. Les aspirations et manifestations hédonistes des jeunes issus des classes et quartiers populaires sont tout particulièrement perçues comme condamnables. Cette stigmatisation de la fête et de l'amusement, et plus largement la dénonciation de ces quêtes supposément effrénées de la bonne vie, comportent une dimension véritablement politique³⁷. Au Sénégal, elles doivent être envisagées à la lumière de l'histoire urbaine coloniale puis de certains linéaments postcoloniaux, pour ce qui a trait notamment au processus de « construction natio-

35. La question de l'ambiance, prise dans un sens complexe et sans négliger notamment les expériences sensorielles qui s'y rapportent, a un rôle assez central à jouer de ce point de vue. Voir notamment Labussière O., « Éléments pour une symptomatologie des ambiances urbaines. L'exemple de Venise, à la lumière de Ruskin et de Proust », *Articulo – Journal of Urban Research*, n° 2, 2009 [en ligne : <https://articulo.revues.org/1153>] ; Labussière, O., « Flux, ambiances et ré-enchantement du monde », *Ambiances*, « Représentation – Traduction – Écriture », 2013 [en ligne : <http://ambiances.revues.org/141>].

36. Emmanuel Belin a pu parler à cet égard de « type d'étagage de l'espace potentiel », in Belin, E., *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Université, 2002, p. 59.

37. Asef Bayat l'a bien montré dans son travail sur le « politique du divertissement » (*politics of fun*) en contexte moyen-oriental. Bayat A., *Life as Politics: How Ordinary People Change the Middle East*, Stanford, Stanford University Press, 2010.

nale » post-indépendance et à l'emphase productiviste qui a caractérisé cette période ³⁸. La dépense futile de temps est dès lors vue comme indécente voire obscène, notamment pour ce qu'elle s'oppose au sens du labeur que réclame l'effort de « développement » national, avatar contemporain de la construction de l'État. Les jugements de ce type se conjuguent à ceux adressés à l'univers des loisirs nocturnes, réputé héberger des activités répréhensibles sur le plan moral et/ou selon des critères religieux : consommation d'alcool, rencontres sexuelles éphémères voire tarifées, etc. ³⁹. Le *Dakar by night* est ainsi fréquemment présenté comme le lieu emblématique ou le vecteur englobant de cette *yomb life* ⁴⁰. Ces configurations comportent également une dimension genrée très nette, les condamnations se renforçant encore à l'égard des filles : de la vie facile à la femme facile, le raccourci est souvent vite trouvé et s'enracine là encore dans une histoire longue de stigmatisation de la « femme urbaine » puis, incarnation plus actuelle, de la « fille moderne ».

Envisager la nuit sous l'angle des potentialités mais aussi des contraintes sociales et des enjeux politiques qu'elle articule, doit finalement contribuer à l'extraire d'une sorte de particularisme auquel elle est fréquemment renvoyée, par contraste avec le temps diurne qui reste au contraire et *de facto* instauré en norme sociotemporelle ⁴¹.

38. Fouquet T., « La trame politique des cultures urbaines : motifs dakarois », in Tall K., Pommerolle E. et Cahen M. (dir.), *Collective Mobilisations in Africa/Mobilisations collectives en Afrique*, Brill, Leiden-Boston, pp. 112-141.

39. L'islam est la religion majoritaire au Sénégal, avec environ 95 % d'adeptes. Si l'islam confrérique sénégalais est réputé pour sa relative souplesse, il n'en demeure pas moins que la grammaire coranique fonctionne très communément comme système de référence moral, à l'aune duquel les pratiques et attitudes sont évaluées et éventuellement condamnées socialement.

40. Composée du wolof « *yomb* » (léger, facile) et de l'anglais « *life* » (vie), cette expression très courante dans le parler dakarois participe de la dénonciation des supposés errements moraux d'une portion de la jeunesse, sur fond de condamnation du matérialisme et de l'influence néfaste de modèles culturels globalisés.

41. Voir à cet égard quelques éléments de synthèse présentés dans Fouquet T., « Paysages nocturnes de la ville et politiques de la nuit. Perspectives ouest-africaines », *Sociétés politiques comparées*, n°38, 2016 [en ligne : http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria1_n38.pdf].